L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, 75 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS.

DIMANCHE MATIN, 27 FÉVRIER.

Chronique Musicale.

Depuis l'ouverture de la saison lyrique, il ne s'est guère passé de semaine sans que nous n'ayons eu à rendre compte d'une reprise importante à l'Opéra. Une telle variété de répertoire a nécessité du personnel de ce théâtre, directeur, artistes, choristes et musiciens de l'orchestre—une activité, un zèle, qui méritent d'être constatés. Si parmi les pensionnaires de l'Opéra, il en est dont le talent puisse faire question, tous du moins méritent un dévouement louable. Ainsi, nous en sommes certain, le public saisira-t-il avec empressement l'occasion qui lui procurera les représentations à bénéfice pour témoigner de sa vive gratitude aux artistes de la compagnie. L'appel des bénéficiaire sera entendu; il est dans cette ville de vieilles et généreuses traditions que le public dont elles font l'honneur, tient à cœur de perpétuer.

La série des bénéfices a été inaugurée avec un grand éclat par la représentation qui a donné, jeudi dernier, M. Calabresi, notre directeur-chef d'orchestre. L'*Abeille* a déjà rendu compte des incidents de cette brillante soirée : de nouveaux détails seraient donc aujourd'hui des redites. En ce qui nous concerne, nous avons été heureux du résultat matériel de cette soirée : il permettra à M. Calabresi de remplir loyalement les engagements qu'il a pris à la fin de la saison dernière vis à vis de son personnel.

Parlons maintenant de l'œuvre reprise jeudi, et de sa exécution.

Avant Gounod, plusieurs compositeurs ont essayé de traiter *Roméo et Juliette*. A l'exception de Vaccai, dont la partition renferme des passages d'une saisissante grandeur—la scène des tombeaux, n'en citer qu'un seul—leurs tentatives n'ont point eu grand succès.

Il y a dans *Roméo et Juliette*, un drame et une grande scène historique.

Le drame, Gounod l'a traité avec une remarquable élévation : il en a tiré quintessence. La scène historique, malheureusement, est restée dans l'ombre. Avec *Roméo*, l'artiste paraît faire plus grand que *Faust* : mais les signaux de son génie l'a dominé malgré lui : il n'a point su franchir les limites qu'elle semble lui imposer.

Supposez Meyerbeer traitant ce sujet ; sans doute, il n'eut pu davantage idéaliser le drame intime, intercaler une plus poétique couleur sur les tristes lères de cette tragédie lugubre : mais aussi, quel développement il eût certainement donné à la partie historique ! comme il l'eût mise en lumière ! avec quelle puissance il eût peint la haine profonde qui divisait en deux camps les patriciens de Vérone, ces luttes acharnées et barbares des Capulets et des Montagues. Son prologue lui eût eu une grande place de l'histoire immortalisée.

Mais si le *Roméo* de Gounod ne satisfait point complétement ce que l'on pouvait espérer, ce n'en est pas moins une œuvre admirablement belle.

L'introduction symphonique par laquelle débute la partition, et au milieu de laquelle se trouve le prologue, est une page grave et émue ; elle dit bien ce que sent l'œuvre elle-même, et l'on y pressent le terrible dénoulement de l'amour des tombeaux.

Le premier acte renferme de grandes beautés : la phrase de Capulet et quelques mesures que l'on avait crites par Mozart — la valse dont le final a pour être le tort de rappeller celui de la valse de Ventadour, et le madrigal. Mais il nous semble pecher par l'ensemble. Et, franchement, je pouvais-et-moi-en espérer du compositeur qui a écrit la Kermesse de *Faust* et la scène si mouvementée, si brillante !

Le second acte est une page de maître. Que de poésie dans ce duo d'amour entre Roméo et Juliette ! Quel charme pénétrant ! Ce dépasse l'idéal dépasse.

La scène du mariage est traitée avec un grand relief ; mais le duo final, qui devait alors, ce nous semble, le développement dont elle était susceptible. Le soulèvement, il semble que l'auteur ait grand hâte d'en finir pour retrouver ses deux amoureux, et reprendre le duo du second acte, interrompu à regret. Nous voici donc dans la chambre de la fille du seigneur Capulet. Roméo est aux pieds de Juliette. L'unit ouvert de ses amours le mystère de leurs amours. Mais, dès l'abouchet a chanté : déjà l'aube du jour blanchit l'horizon : Roméo le pressent, arrache des bras de son amante.

Où ne peut dire ce que Gounod a mis dans cette scène de tendresse, de passion. Ah ! qu'en tous le sentiment, est un souffle puissant, et la boîte-chaud pénètre. C'est l'exaltation, c'est l'ivresse et l'extrême jouissance.

Ne pouvant analyser chacun des passages de cette belle partition, contentons-nous d'en indiquer les plus remarquables. Venons à la scène des tombeaux.

La tout-ce que le drame a de poignant, le bizarre, c'est le sommeil fatal. La musique de Gounod l'exprime profondément ; elle est tragique, plus d'horreur comme le dénouement lui-même.

Cette page dont la sombre grandeur est atténuée malgré lui par une admirable partition dont les beautés [illegible] Puisse-t-il les générations qui viennent toute admirer ces grandes pour que l'on n'oublie les tableaux.